

multitudes, et par la patience avec laquelle il supporta l'injuste humiliation dont il fut victime.

Il fit cette mission, comme toutes les autres, avec le plus grand zèle et le plus grand soin.

Dieu, qui l'appelait à une si grande entreprise, versa sur cette mission ses plus abondantes bénédictions. Jamais le Missionnaire ne rencontra plus de zèle, plus d'empressement pour assister aux exercices de la mission, plus de docilité à mettre en pratique les avis donnés. Jamais, non plus, il n'avait rencontré un lieu plus favorable pour l'exécution du projet qu'il méditait depuis longtemps...

CHAPITRE XI

I

Calvaire de Pontchâteau.

Le saint Missionnaire terminait toutes ses missions par la plantation d'une croix destinée à conserver le souvenir, les grâces et les enseignement de la mission.

Depuis longtemps il méditait quelque chose de plus grand encore : il voulait ériger un calvaire monumental qui rappelât celui de Jérusalem. Déjà, comme nous l'avons vu, il avait voulu exécuter son projet dans sa paroisse natale. Le duc de la Trémouille, qui en était le seigneur, s'y opposa.

A Pontchâteau, il trouva une occasion favorable pour exécuter son pieux dessein. Il pouvait compter sur les habitants et sur les populations

voisines, qui avaient pour sa personne la plus profonde estime et la plus sincère affection. Et puis nulle part, dans ses courses apostoliques, le Missionnaire n'avait trouvé une position plus convenable pour le monument qu'il méditait en l'honneur de la Croix.

A une demi-lieue de la ville s'étendait une vaste lande. Le cardinal de Coislin, qui en était le propriétaire, la mit à la disposition de Montfort. Le terrain s'y élève de tous côtés par une pente douce, de manière à former au milieu une montagne qui domine tout le pays d'alentour.

Montfort se propose de construire sur le sommet une autre montagne pour y établir le monument religieux qu'il projetait.

Son plan est gigantesque : il veut ériger un calvaire dans des proportions qui exigeraient des ressources considérables.

Il commence par tracer autour du sommet de la montagne une vaste enceinte circulaire, puis une autre plus grande encore. Entre ces deux lignes devait être creusé un fossé large et profond, et les terres qu'on en retirerait devaient être portées au centre pour former la montagne artificielle.

Le jour indiqué, il conduit les travailleurs à la lande et donne le premier coup de bêche pour commencer les travaux.

Le travail dure quinze mois ; on y voit souvent plus de cinq cents ouvriers et plus de cent paires de bœufs, et parmi ces manœuvres, il y a des prêtres, des gentilshommes et de grandes dames du monde. Il y en a qui viennent de Flandre, d'Espagne, d'Italie, de partout !

Tous apportent leurs outils et leur nourriture.

Le Missionnaire ne resta que peu de temps au milieu des travailleurs : il fit de nombreuses missions autour de Pontchâteau : Landémont, Saint-Sauveur, la Boissière, la Renaudière, Nizillac, Herbignac, Camoël, Assérac, Saint-Donatien de Nantes, la Moëre, Bouguenais et plusieurs autres.

Dans l'intervalle de ces missions, il ne manquait pas de visiter les travailleurs, et lorsque la mission était peu éloignée du calvaire, il s'y rendait une fois la semaine pour diriger et encourager le travail ; lui-même mettait la main à l'œuvre.

Au reste, sa présence était inutile pour exciter le zèle et entretenir le bon ordre : tous ces pèlerins, travaillant pour Dieu, travaillaient aussi

sous l'œil de Dieu. Une harmonie parfaite régnait parmi eux ; le silence n'était interrompu que par le roulement des charrettes, le bruit des instruments et le chant des cantiques.

Quand la montagne fut élevée à la hauteur de 70 pieds, Montfort exécuta les travaux nécessaires à la décoration du monument : il entoura d'un mur haut de 5 pieds la plate-forme, qui avait 80 pieds de pourtour ; ce mur fut surmonté de plusieurs piliers qui soutenaient un rosaire de 80 pieds de longueur, dont les grains avaient la grosseur d'un boulet de moyen calibre.

Sur la porte de la plate-forme était un serpent d'airain qui figurait celui de Moïse ; de sa gueule jaillissait de l'eau entretenue par un réservoir.

A l'entrée se trouvait un *Ecce homo* !...

Au milieu de la plate-forme se trouvaient trois croix.

La plus grande était haute de 50 pieds : il avait fallu douze paires de bœufs pour la transporter au sommet. Le Christ avait six pieds de hauteur : il est aujourd'hui dans la chapelle du Calvaire.

Au pied étaient placées les statues de Notre-Dame des Douleurs, de saint Jean-Baptiste et de

Marie-Magdeleine ; des deux côtés s'élevaient les croix du bon et du mauvais larron ; de la porte, un chemin descendait en spirale jusqu'à l'entrée unique du calvaire, qui faisait face au crucifix.

Le bas de la montagne fut enfermé par un mur de 400 pieds, et dans le chemin de ronde le Missionnaire reproduisit sous une autre forme l'image du rosaire. Il planta, à distance égale, cent cinquante sapins qui figuraient les Ave-Maria. Après chaque dizaine de sapins, s'élevait un cyprès qui indiquait les Pater.

Des deux côtés de l'unique entrée se trouvaient deux petits jardins carrés représentant : l'un, le paradis terrestre ; l'autre, le jardin des Olives.

Enfin le travail est terminé : la croix se dresse au point culminant, dominant tout le pays à plusieurs lieues à la ronde.

Le Missionnaire avait obtenu de l'évêque de Nantes la permission de faire la cérémonie de la bénédiction. Pour la rendre plus solennelle, il en fixa le jour au 14 septembre, fête de l'exaltation de la Sainte Croix.

Des foules immenses arrivaient de toutes parts

pour assister à la cérémonie. Pontchâteau et les bourgades voisines étaient insuffisantes à les contenir.

Le lendemain, quatre prédicateurs, des quatre côtés du calvaire, devaient évangéliser simultanément les vingt mille pèlerins qui s'agitaient dans la lande. La joie était dans tous les cœurs. Le soir, à 4 heures, arrive de Nantes la défense formelle de faire la bénédiction !...

Louis XIV, à qui on a persuadé que le calvaire pourrait bien servir de forteresse aux Bretons révoltés, donne l'ordre de tout détruire.

Le Bienheureux, en voyant détruire son calvaire, annonce qu'il sera détruit jusqu'à deux fois.

Cette prophétie s'est entièrement réalisée.

En 1747, les Pères de la Compagnie de Marie prêchant une mission à Pontchâteau, trouvèrent la mémoire de leur père en bénédiction. Ils crurent l'occasion favorable pour rétablir le calvaire.

Le projet est agréé par les prêtres et par la population.

Louis de Bourbon, duc de Penthièvre, amiral de France, encouragea le travail ; il en posa lui-

même la première pierre, le 3 juillet 1747 ; il donna 600 francs pour aider à bâtir, au pied de la montagne, une chapelle et un saint-sépulcre.

Tout le monde se mit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur. Les trois croix furent remplacées ; tous les travaux étaient déjà bien avancés, quand de nouvelles difficultés surgirent... Il fallut une seconde fois abandonner l'entreprise.

En 1821, M. Gouray, curé de Pontchâteau, entreprit de compléter le calvaire.

Les habitants de Pontchâteau et du voisinage travaillèrent à la restauration du monument avec la même générosité, la même ardeur, la même piété et le même ordre qu'autrefois.

Les offrandes affluèrent de partout.

Le 23 novembre 1821, l'évêque de Nantes en fit la bénédiction solennelle ; et malgré une pluie abondante, plus de dix mille personnes accoururent à cette touchante cérémonie.

En 1854, Mgr Jacquemet fit remplacer les croix de bois par des croix en fonte, qui peuvent défier les orages et les tempêtes !

En 1873, Mgr Fournier, évêque de Nantes, se rendit en pèlerinage au calvaire de Pontchâteau,

afin d'attirer les bénédictions de Dieu sur Rome et sur la France. Ce fut un splendide spectacle ! Cinq évêques, six cents prêtres et cinquante mille fidèles étaient là, priant, chantant.

Aujourd'hui, de tous les côtés, on va en pèlerinage au calvaire du Père Montfort, et les grâces qu'on obtient dans ce lieu privilégié sont aussi nombreuses que celles qu'on obtient à son tombeau.

D'ailleurs, ces prodiges ont été prédits par Montfort lui-même :

Oh ! qu'en ce lieu l'on verra de merveilles !
Que de conversions,
De guérisons, de grâces sans pareilles !

II

**Soumission de Montfort. — Sa conformité
à la volonté de Dieu.**

Sa charité. — Son dévouement.

Montfort ne garda aucun souvenir amer de la destruction de son calvaire ; aucun ressentiment contre ceux qui en avaient été les auteurs.

« Dieu soit béni ! » dit-il avec tranquillité ; « je n'ai point cherché ma gloire, mais uniquement celle de Dieu ; j'espère en recevoir la même récompense que si j'avais réussi. »

Toute sa vie, Montfort ne voulut qu'une chose : la volonté de Dieu. Toute sa vie, il s'abandonna joyeusement au bon plaisir de Dieu, il trouvait une paix délicieuse à se reposer dans les bras de la Providence :

Providence, je me jette
En votre sein amoureux ;
Si le monde me rejette,
J'en suis d'autant plus heureux.

Plus je vois qu'on m'abandonne,
Et plus j'espère de bien ;
Et quand je n'aurais personne,
Vous seriez tout mon soutien.

La conformité à la volonté de Dieu est le sacrifice, sans contredit, le plus parfait et le plus agréable à Dieu... Par elle, l'homme immole à Dieu tout ce qu'il a de plus cher et de plus précieux, car il n'y a rien dont il se dépouille avec autant de peine que la volonté propre. En reje-

tant la richesse, en méprisant les honneurs, en quittant les plaisirs, l'homme fait le sacrifice de ses biens ; mais dans la pratique de la conformité à la volonté de Dieu, il s'offre lui-même. Voilà son mérite.

Tous les saints l'ont pratiquée. M^{me} de Chantal avait eu une jeunesse éclatante, une fortune considérable. Restée veuve à trente ans, elle va avec ses enfants, dans le château d'un de ses parents : là, elle rencontre la douleur sous la forme la plus hideuse ; elle se voit rebutée dans un foyer qui devait être le sien, à une table qui devait être la sienne ; elle est maltraitée même par les valets de sa maison.

Elle reste dans cette situation pendant dix ans, bonne, douce, ne se plaignant jamais !...

C'est sainte Françoise de Romagne. Elle était jeune, riche, brillante, heureuse. Toute jeune elle perdit sa fortune ; elle disait à Dieu avec une tendresse admirable : *Seigneur, vous m'aviez tout donné ; vous m'avez tout repris, que votre saint nom soit béni !...*

C'était aussi la prière de Montfort.

« A la première visite que je lui fis, » dit M. des

Bastières, « je crus le trouver accablé de chagrin ; je me disposais à le consoler. Mais je fus bien surpris quand je le vis plus gai et beaucoup plus résigné que je ne l'étais moi-même. Je lui dis en l'abordant : Vous faites l'*homme fort et généreux !* — Je ne suis ni fort, ni courageux, me répondit-il ; mais, Dieu merci, je n'ai ni peine, ni chagrin ; je suis content. — Vous êtes donc bien aise qu'on détruise votre calvaire ? — Je n'en suis ni content, ni fâché, répliqua-t-il ; le Seigneur a permis que je l'aie fait faire ; il permet aujourd'hui qu'il soit détruit : que son saint nom soit béni ! Si la chose dépendait de moi, il subsisterait autant que le monde ; mais elle dépend immédiatement de Dieu ; que sa volonté soit faite et non la mienne. J'aimerais mieux, ô mon Dieu, mourir mille fois, s'écria-t-il en élevant les mains au ciel, que de m'opposer jamais à votre sainte volonté ! »

Il alla chez les jésuites passer huit jours en retraite, pour se consoler avec Dieu.

Le Père Préfontaine, le jésuite qui le reçut après sa disgrâce, fut profondément touché et édifié de sa patience et de sa résignation.

« Cette paix, cette tranquillité d'âme, dont il ne se démentit pas un seul moment, pendant les huit jours qu'il passa à la communauté, me surprit au-delà de tout ce que je puis dire. »

« Tout ce que j'avais vu et su de lui jusque-là me l'avait fait regarder comme un grand homme de bien ; mais cette soumission à la Providence dans une occasion aussi délicate que celle-là, la sérénité, la joie même qui paraissait sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent alors regarder comme un saint, et m'inspirèrent des sentiments de respect, de vénération pour sa vertu, que j'ai toujours conservés depuis, et que je conserverai toujours. »

Son calvaire était abattu ; sa voix condamnée au silence ; ses amis l'abandonnaient ; ses ennemis étaient triomphants ! Mais il aimait trop la croix pour la fuir : il resta à Nantes pour boire à longs traits ce nouveau calice d'amertume que le Ciel lui envoyait.

D'ailleurs, son séjour ne fut pas inutile : il entreprit et mena à bonne fin trois œuvres qu'il n'eût peut-être pas réalisées si sa parole fût restée libre.

Toute sa vie il eut une tendre commisération pour les malades, et surtout pour les incurables, qui sont ordinairement plus délaissés, plus abandonnés que les autres.

C'est lui qui jeta les fondements de l'hospice des incurables à Poitiers.

Il eut le même bonheur à Nantes.

Une pieuse dame lui avait donné pour se loger une petite maison qu'il appela *la Providence*. Il fit bâtir une chapelle pour y dire la sainte Messe, et y réciter le Rosaire, pieux usage qui se continue toujours.

Bientôt, il trouva le moyen d'acheter une petite maison, voisine de la première ; il y plaça des pauvres incurables hors d'état de mendier leur pain, et commença ainsi cet établissement qui manquait à la ville de Nantes.

Il contribua beaucoup par ses conseils et ses encouragements à l'établissement qui fut fait sur la place de Bretagne, d'une maison destinée à recevoir, pendant leur convalescence, les malades sortant de l'Hôtel-Dieu.

Montfort forma encore, sous le nom d'*Amis de la Croix*, une association de personnes pieuses, à

laquellé il donna des règlements pleins de sagesse.

Il est bon d'être charitable à l'égard des autres ; mais il ne faut pas s'oublier soi-même.

Le Missionnaire profita de son repos forcé pour consacrer plus de temps à la prière et à l'oraison. Il se fit admettre dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique, le grand promoteur du Rosaire.

Au commencement de l'année 1711, il y eut un épouvantable débordement de la Loire. L'eau avait pénétré dans plusieurs quartiers de la ville, et un de ses faubourgs, celui de Biesse, qui s'étend du pont de Pirmil au pont de la Magdeleine, était entièrement submergé. Beaucoup de gens, pauvres pour la plupart, ayant été surpris par l'inondation, ne purent se sauver qu'en montant dans les greniers ; mais, privés de vivres, ils allaient mourir de faim. On plaignait leur sort ; mais personne n'osait parler de les secourir : on regardait la chose comme impossible.

La Loire était devenue comme une mer impétueuse dont on n'apercevait plus les bords. Ce n'était plus seulement un fleuve à franchir, mais cent torrents rapides, entraînant avec violence

tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage.

Rien n'est capable d'arrêter le saint Missionnaire : il parcourt la ville, il a bientôt recueilli les provisions nécessaires. C'est le plus facile. Les plus intrépides bateliers n'osent entreprendre de transporter ces secours : ils craignent pour leur vie.

Montfort jette dans leur âme une étincelle de cette charité ardente qui les enflamme et les entraîne. La rame à la main, sous les yeux de la ville émue et tremblante, ils luttent contre les courants et les vagues, qui envahissent les frêles embarcations. A travers mille périls ils arrivent enfin aux maisons, qu'on ne voyait plus que par les toits, et jettent à ces malheureux, par les ouvertures des toits, les aliments et les vivres nécessaires.

Toute la ville de Nantes vit avec admiration ce prodige de charité ; et pourtant, quelque temps après, le pauvre Missionnaire, toujours persécuté, toujours poursuivi, reçut l'ordre de quitter la ville et le diocèse : ce fut la récompense de sa charité, de son dévouement !

Pourquoi donc ces croix, ces épreuves ? pourquoi cet amour du Bienheureux pour la Croix ?

III

La Croix. — Amour du Bienheureux
pour la Croix.

La Croix ! L'amour de la Croix ! Voilà le premier et le dernier mot du Bienheureux : c'est de la Croix qu'il fait dériver, c'est à elle qu'il ramène tout son enseignement.

Il ne faut pas s'en étonner : tout est là !... C'est la loi de la vie ; c'est la loi fondamentale du Christianisme : le Christianisme tout entier repose sur le sacrifice.

Si quelqu'un, dit Jésus-Christ, veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.

Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi.

Et ailleurs : Si quelqu'un ne porte pas le fardeau de sa croix à ma suite, il ne peut pas être mon disciple !

Voilà la parole de Dieu ! Elle est claire, nette, inattaquable.

On pourra bien l'oublier, on pourra bien la contredire ; on ne la changera pas, on ne l'effacera pas.

Le chemin de quiconque veut suivre Jésus-Christ, c'est le chemin de la Croix !... Il n'y en a pas d'autre, il n'y en aura jamais d'autre !

Porter sa croix, se renoncer soi-même, mourir à soi-même, à ses inclinations, à ses goûts natifs, à la vie naturelle, à toutes ses passions, c'est difficile, sans doute ; mais quand cela serait encore plus difficile, plus dur, plus crucifiant pour la nature, il le faut : c'est nécessaire, c'est à prendre ou à laisser, c'est le ciel ou l'enfer !... Choisissons...

Jésus-Christ ne nous a pas seulement donné le précepte, il a voulu encore nous donner l'exemple, afin d'enlever toute excuse à notre mollesse, à notre lâcheté, à notre sensualité !

La vie de Jésus n'a été qu'une croix, qu'un martyre ; et cela par choix, pour nous donner l'exemple.

Regardons Bethléem. Pourquoi une étable et non pas un palais pour le Roi du ciel et de la terre ? pourquoi la crèche ? pourquoi le froid ? pourquoi ses membres délicats étendus sur la paille ? pourquoi la pauvreté, le dénûment et

toutes les privations pour Lui, sa Mère et saint Joseph?

C'était pour nous donner l'exemple.

Pourquoi Nazareth? Pourquoi l'humble boutique? pourquoi le travail quotidien? pourquoi les sueurs, les fatigues et les veilles?

Voyons-le au désert. Pourquoi ces jeûnes, ces austérités? pourquoi ces tentations?

C'est la troisième leçon.

Voyons-le au Jardin des Olives, aux prises avec toutes les tentations du démon, avec toutes les défaillances de la nature et abandonné de tous!

Pourquoi ces craintes, ces tristesses, ces angoisses et ces défaillances?

C'était pour nous donner l'exemple.

Voyons-le en présence de Judas, cette rare, cette affreuse figure de traître! en présence de cet homme qu'il a comblé de ses bienfaits, et qui vient le livrer à ses ennemis, à ceux qui veulent le tuer!

Voyons-le au Prétoire. Pourquoi ces infâmes calomnies? pourquoi ces moqueries outrageantes? pourquoi ces crachats, ces soufflets? *Pourquoi la flagellation?* Les coups pleuvent sur son corps

adorable! sa chair est mise en lambeaux! le sang ruisselle! son corps n'est plus qu'une plaie.

Voyons-le sur le chemin du Calvaire... Entendons les cris, les huées d'une multitude délirante de fureur!...

Enfin, parcourons les quatorze Stations!

Regardons la croix, la lance qui fouille son côté, les clous qui percent ses pieds et ses mains, le fiel qui abreuve ses lèvres!

Pourquoi donc tout cela? Pour nous donner l'exemple...

Donc, c'est la volonté de Dieu : il faut porter sa croix, il faut la porter tous les jours...

Les saints les ont comprises, ces divines leçons, cette nécessité de porter sa croix; aussi tous l'ont aimée, l'ont portée.

La vie de Montfort se distingue surtout par un ardent amour de la Croix!... Sans cesse il l'exaltait dans ses lettres et dans ses discours; sans cesse il la chantait dans ses cantiques d'une inspiration quelquefois sublime.

Il voulait la planter partout, dans tous les lieux où il passait. En arrivant dans un pays, il commençait par choisir l'endroit où cette croix serait

plus apparente, semblable à un conquérant qui s'avance en établissant des citadelles sur les meilleures positions.

David autrefois marchait contre Goliath, l'ennemi de la patrie, un bâton à la main ; Montfort marche contre le démon et le monde, l'ennemi de nos âmes, appuyé uniquement sur la croix, *in baculo cruce*.

La croix était sa force et l'instrument de ses victoires.

Un jour, dans sa paroisse natale, au lieu d'adresser un discours à son auditoire, il expose la croix aux yeux des fidèles, dans la chaire même, à la place du prédicateur ; puis il passe à travers les rangs de l'assemblée, tenant un crucifix qu'il faisait baiser à chacun des assistants.

Cette étrange prédication tira plus de larmes des yeux, plus de gémissements des cœurs, réalisa plus de changements dans les âmes que le sermon le plus éloquent, le plus pathétique.

C'est avec la croix que le Bienheureux envoie ses missionnaires combattre l'enfer et conquérir les âmes.

C'est la croix qu'il souhaite ardemment à ses

religieuses : *Je vous souhaite*, leur disait-il le 31 décembre 1715, *je vous souhaite une année pleine de combats et de victoires, de croix, de pauvreté et de mépris*.

C'étaient les derniers vœux qu'il devait leur adresser en ce monde !

C'est la croix qu'il souhaite à ses amis : « Monsieur, » dit-il à M. Dorville, « je vous souhaite bien des croix !... »

Quand il veut conduire certaines natures d'élite à une éminente piété, il ne sait rien de mieux que de leur inspirer l'amour de la croix :

« *Hors de la croix*, » écrivait-il, « quoi qu'en disent la nature et la raison, il n'y aura jamais ici-bas aucun bien solide ! »

La croix, en effet, qui est une folie pour ceux qui périssent, est la force de Dieu pour ceux qui se sauvent !

In hoc signo vinces... C'est le signe de la Victoire.